

## David Bernard

### *Son signifiant* \*

*Son signifiant*, tel est ce que Lacan, dans ce passage du séminaire *Encore* que je vais commenter, entend situer. *Son signifiant*, et non le *leur*, celui des linguistes, et peut-être pas encore le *nôtre*, si l'on convient que Lacan garde sur nous son avance. J'en reste toutefois au champ de la linguistique. Il y a en effet une rupture que dans cette leçon Lacan veut souligner : « Mon dire, que l'inconscient est structuré comme un langage, n'est pas du champ de la linguistique <sup>1</sup>. » C'est là une proposition qui en suppose au moins deux autres. Premièrement, la psychanalyse est aussi fondée que la linguistique à parler du signifiant, dès lors qu'elle procède de la découverte de l'inconscient, qui est un « effet du langage <sup>2</sup> ». Mais plus encore, indiquait Lacan quelques mois plus tôt dans « L'étourdit » : la psychanalyse a sur la linguistique une « avance <sup>3</sup> », structurale, sur la linguistique. Par son expérience de la bêtise du signifiant, elle permet en effet d'atteindre à ce « réel dont se motive le langage », le non-rapport sexuel, et par ailleurs de vérifier en retour les effets de langages, à commencer par ce qui est ici nommé « l'effet de langage majeur », l'objet *a*. Lacan en conclut : « La référence dont je situe l'inconscient est [...] celle qui à la linguistique échappe. »

Lacan est donc revenu de la linguistique. Après lui avoir beaucoup emprunté, mais sans y perdre la spécificité de l'expérience

\* Ce texte reprend, avec quelques ajouts, mon intervention à Paris dans le cadre du séminaire EPFCL 2012-2013, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ». Il s'appuie sur le commentaire d'un extrait de la leçon du 19 décembre 1972 du séminaire *Encore*, allant de « Dans cette articulation, qu'est-ce que le signifiant ? » jusqu'à « la grammaire qui la commande ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 20.

2. J. Lacan, « La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel », conférence donnée à Milan le 3 février 1973, inédit.

3. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 489.

analytique. Au terme de quoi il peut dire « mon signifiant <sup>4</sup> », et dans ce séminaire poser la question : « Dans cette seule articulation, qu'est-ce que le signifiant ? » Réponse : « Le signifiant se situe au niveau de la substance jouissante. » Pour faire valoir comment, Lacan va alors s'appuyer sur les quatre catégories de la cause isolées par Aristote. Et cela de deux façons différentes. Il se sert d'abord de son désaccord. Il y a quelque chose d'illusoire dans la physique d'Aristote dès lors que, dans le registre de la jouissance, les quatre causes n'en sont qu'une, le signifiant. « Le signifiant, c'est la cause de la jouissance. » Seulement, le signifiant peut être la cause de la jouissance selon des modes différents. C'est là ce que l'ordonnement de ces quatre causes va lui permettre de développer.

La première de ces causes est dite par Aristote *la cause matérielle*. C'est-à-dire, ainsi que le commenta Heidegger, la matière avec laquelle, par exemple, on fabrique une coupe d'argent <sup>5</sup>. Dans ce cadre, Lacan énonce alors : « Sans le signifiant, comment même aborder cette partie du corps <sup>6</sup> ? », à entendre comme le corps qui se jouit, ainsi qu'il l'a précisé quelques instants auparavant. Seulement, ce corps ne peut se jouir, a-t-il aussi indiqué, que du fait que le signifiant s'y incorpore. Cette « partie du corps » est donc l'effet sur le corps de la découpe du signifiant : l'objet *a*. Nous en retrouvons l'écho dans le compte-rendu du séminaire ...*Ou pire* où à ce terme de « partie du corps » s'ajouteront les métaphores de morceau et de chutes. Le savoir affecte le corps du *parlêtre*, y lit-on, « de morceler sa jouissance, de le découper par là jusqu'à en produire les chutes dont [Lacan] fai[t] le *a* <sup>7</sup> ». Ainsi, le signifiant est la cause matérielle de la jouissance, car c'est avec du signifiant que l'on fait le corps jouissant, soit le corps pulsionnel, animé de son objet *a*. C'est avec le signifiant que l'on aborde cette partie du corps, comme c'est avec le signifiant que l'on aborde le corps de l'autre, ainsi que Lacan le fera valoir quelques leçons plus loin, y développant les différences entre hommes et femmes.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 20.

5. M. Heidegger, « La question de la technique », dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1958, p. 12. Je remercie grandement Elisabeth Thamer de m'avoir indiqué cette référence.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 27.

7. J. Lacan, « ... ou pire », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 550.

Il y aurait ainsi à développer *les abords du corps*, mais j'en reste à ces paragraphes et passe directement à la seconde cause, qu'Aristote nomme la cause finale. Heidegger, reprenant son exemple de la coupe d'argent, en donne la définition suivante : la cause finale est « la fin, par exemple le sacrifice, par lequel sont déterminées la forme et la matière de la coupe dont on a besoin <sup>8</sup> ». Seulement, Lacan fait jouer ici l'équivoque de « finale ». Le signifiant est la cause finale, d'abord dans la mesure où il fixe un terme, une limite à la jouissance. Il s'agit là de l'effet de castration que produit le signifiant, et que Lacan résume ainsi : « Le signifiant est ce qui fait halte à la jouissance <sup>9</sup>. »

Mais soulignons bien les termes utilisés par Lacan. Le signifiant est ce qui fait *halte*, dit-il ici, utilisant ainsi une interjection, qui est à l'origine un terme militaire, et qui permet ainsi de souligner le pouvoir de commandement du signifiant. Seulement, ce commandement est double. Premièrement, le signifiant est la cause finale dès lors qu'en effet il fait *halte* à la jouissance, pour lui commander de s'arrêter, et nommément dans le rapport sexuel où le dépit s'ensuit. D'où la phrase qui suit : « Après ceux qui s'enlacent – si vous me permettez – hélas ! » De nouveau, il faut s'arrêter ici sur les termes choisis par Lacan. D'abord celui d'*enlacer*, qui à l'origine signifie *lier*, *enserrer deux objets*, et qui renvoie précisément à ce que Lacan quelques instants avant évoquait. Faute du rapport sexuel, l'être parlant devra se contenter d'une petite étreinte, qui a ses limites, *ouille !*, et que Lacan épinglera ailleurs par cette formule « Serre-moi fort. » J'en viens alors au second terme qui ponctue cette phrase : *hélas !* Après *halte*, nous avons donc une nouvelle interjection : *hélas*. Laquelle souligne quoi ? De nouveau, ce que le signifiant commande, mais qui se précise ici : l'effet de castration qui limite le rapport sexuel, et son effet d'affect. D'ailleurs, *hélas* était à l'origine composé de deux interjections : hé ! las ! où *las* signifiait malheureux, et dont l'étymologie renvoie à « ce qui s'incline, tombe en avant ».

Pour faire valoir le second commandement du signifiant, je reprends à présent la phrase et poursuis : « Après ceux qui s'enlacent – si vous me permettez – hélas ! Et après ceux qui sont las, holà ! L'autre pôle du signifiant, le coup d'arrêt, est là, aussi à l'origine que

8. M. Heidegger, « La question de la technique », *op. cit.*, p. 12.

9. J. Lacan, *Le Séminaire Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 27.

peut l'être le vocatif du commandement. » Il y a donc ceux qui s'enlacent, et que le signifiant fatigue. Après quoi, une fois qu'ils sont las, le signifiant pourrait bien les réveiller, pour leur commander de recommencer. Ici, le signifiant est alors la cause finale de la jouissance, en tant que sur un mode surmoïque elle commande de jouir. Et cela de façon conjointe à l'effet de castration premier. Lacan l'énonçait deux séances plus tôt à son séminaire : le surmoi est « corrélat de la castration <sup>10</sup> ». Mais de nouveau, arrêtons-nous sur le signifiant ici choisi par Lacan. Il s'agit, après *halte* et *hélas*, d'une troisième interjection : *holà !* Or, ainsi que Lacan le précise, ce signifiant est en grammaire nommé « le vocatif du commandement <sup>11</sup> ». Le vocatif est un mode d'« intimation <sup>12</sup> » de l'autre, c'est-à-dire un appel, mais qui a valeur d'ordre. Il est donc considéré en grammaire comme une particule par laquelle un sujet appelle, et même interpelle l'autre.

Donnons-en une illustration <sup>13</sup>, extraite de la pièce de Musset, *Le Chandelier*. Pas n'importe quel extrait, puisqu'il s'agit de sa scène d'ouverture, où le rideau se lève sur un homme, une femme, un lit. L'homme interpelle alors sa femme endormie, lui ordonnant de se réveiller. Mais l'appel à celle qu'il croit être sa femme reste vain. Et le *holà* se fait de plus en plus impératif.

« Jacqueline, dans son lit.

*Entre Maître André en robe de chambre.*

*Maître André* : Holà, ma femme ! hé, Jacqueline ! hé, holà, Jacqueline, ma femme ! La peste soit de l'endormie. Hé, hé, ma femme, éveillez-vous ! Holà, holà ! Levez-vous, Jacqueline. Comme elle dort ! Holà, holà, holà, hé, hé, hé, ma femme, ma femme, ma femme ! C'est moi, André, votre mari, qui ai à vous parler de choses sérieuses. Hé, hé, pstt, pstt, hem ! brum ! Frum ! Pstt ! Jacqueline, êtes-vous morte ? Si vous ne vous éveillez tout à l'heure, je vous coiffe du pot à l'eau <sup>14</sup>. »

10. *Ibid.*, p. 13.

11. *Ibid.*, p. 27.

12. É. Benvéniste, *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1974, p. 84.

13. Je dois cet exemple à Catherine Dètrie dans « Quand l'interpellation interpelle les linguistes : l'activité interpellative, un "objet de recherche difficile à cerner" », *Corela*, numéro thématique, *L'interpellation*, publié en ligne le 23 novembre 2010.

14. A. Musset, *Le Chandelier*, Paris, Folio-Théâtre, 2010, p. 83.

Nous voici donc revenus à ce qu'est le signifiant : non seulement ce qui a effet de signifié dans le registre de la jouissance, mais ce qui pour cela appelle et commande. C'est là ce qu'exemplifie le rythme de ces trois interjections : halte !, hélas !, holà ! Je reprends alors sa phrase : « L'autre pôle du signifiant, le coup d'arrêt, est là, aussi à l'origine que peut l'être le vocatif du commandement. » En effet, il y a bien deux pôles du signifiant, que met en relief l'équivoque de cause finale. Le signifiant est la cause finale en tant qu'il commande. C'est-à-dire qu'il commande l'effet de castration, lequel met une fin, au sens de limite, à la jouissance. Mais tout autant, le signifiant pose cette jouissance comme finalité à atteindre. « Jouis<sup>15</sup> ! », commande-t-il alors sur un mode surmoïque. C'est donc ce qui fonde originairement le pouvoir du signifiant : ce qu'il commande comme effet de castration, et son corrélat surmoïque, l'impératif de jouissance. « Le signifiant commande. Le signifiant est d'abord impératif<sup>16</sup>. » En somme, par le choix parfaitement calculé de ces trois interjections, Lacan fait valoir comment le signifiant Un, à sa « racine<sup>17</sup> », s'appuie sur le discours du maître, mais aussi que le signifiant se définit de son pouvoir d'acte. Il le commentait quelques mois plus tôt à Milan en ces termes : « Le pouvoir maître du signifiant comme Un, est de commander au signifiant qui vient après, S2, avec dès lors leurs effets pluriels dans le registre de la jouissance. »

Et puisque, parlant du discours du maître, Lacan évoque sa forme antique, je prendrai pour illustrer ce pouvoir maître du signifiant, et son effet de coupe (décidément le terme insiste), un passage du *Satiricon*, de Pétrone. En voici le contexte : Trimalcion, riche esclave affranchi, organise ce jour-là un festin. Un plat copieux vient d'être présenté à ses invités. Trimalcion ordonne alors à l'un de ses esclaves de couper la viande apportée, mais, curieusement, le voilà qui réitère sans cesse cet ordre. L'un de ces convives s'en étonne, et rapporte : « Trimalcion ne cessait de répéter avec des inflexions traînantes : "Coupez ! Coupez !" Soupçonnant dans ce mot tant de fois répété quelque nouvelle plaisanterie, je m'enhardis à en demander

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 10.

16. *Ibid.*, p. 33. Je note d'ailleurs que dans une fulgurance théorique, dès son premier séminaire, *Les Écrits techniques de Freud*, Lacan avançait à propos de l'enfant loup que le surmoi est un impératif qui est la parole même.

17. J. Lacan, « Du discours psychanalytique », conférence à Milan du 12 mai 1972, inédit.

l'explication à mon voisin d'en haut. En spectateur habitué de longue date à pareil jeux : "Tu vois, me dit-il, celui qui découpe : il s'appelle Coupez. Aussi chaque fois qu'il dit 'Coupez', du même mot il appelle et il commande <sup>18.</sup>" »

Je passe à la troisième cause. Il s'agit de la cause efficiente, que Heidegger commente ainsi : c'est « celle qui produit l'effet, la coupe réelle achevée : l'orfèvre <sup>19.</sup> ». Dans son analyse du signifiant et de ses rapports à la jouissance, comment Lacan la reprend-il ? Je cite : « L'efficiencia, [...] n'est rien enfin que ce projet dont se limite la jouissance <sup>20.</sup> » Un projet, ajoute-t-il dans la phrase suivante, qui concerne « le chemin de la jouissance » allant d'un sexe à l'autre. Qu'est-ce à dire ? C'est là une expression très proche de ce que Lacan évoquait un an avant, lors de son séminaire *Le Savoir du psychanalyste*. Il faisait alors valoir comment « la parole tient les chemins » qui conduisent sur la voie de la copulation. Parlant de ce « chemin de la jouissance », Lacan évoque donc celui à quoi aspire l'être parlant, son espérance. Il est la parole qui mènerait à la réalisation de cette jouissance, la reproduction, et ce qui la fonderait, le rapport sexuel. Seulement, en effet, il est un projet limité pour l'être parlant, en raison de cette limite que le signifiant lui impose : halte ! Dès lors, ne reste plus qu'à en rêver, en regardant par exemple les animaux qui, eux, nous en font « parodie », dit ici Lacan. L'être parlant pourra dès lors voir dans leur parade ce qu'il veut y voir : un semblant, de quoi ? Du rapport sexuel et de ce qui le soutiendrait, la communication et son message. Soit un accord entre les sexes « auquel ne contreviendrait pas la parole <sup>21.</sup> ». C'est là le rêve de la communication. Aussi pour l'illustrer Lacan prend-il l'exemple de « l'abeille, transportant le pollen de la fleur mâle à la fleur femelle, voilà qui ressemble beaucoup à ce qu'il en est de la communication <sup>22.</sup> ». Le signifiant est donc la cause efficiente en tant que, portant le malentendu structurel entre les sexes, il fomente d'autant plus l'espoir... de la communication. N'est-ce pas ce que vérifie l'adolescence quand, conjointement à *ladite* première

18. Pétrone, *Satiricon*, Paris, Livre de Poche, 1995, p. 37.

19. M. Heidegger, « La question de la technique », *op. cit.*, p. 12.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 27.

21. J. Lacan, « La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel », *op. cit.*

22. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 27.

fois, elle tord et renverse la langue endimanchée de l'Autre, espérant en une langue neuve, c'est-à-dire moins morte ?

Je passe au développement que Lacan fait à partir de la quatrième cause d'Aristote : la cause formelle, que Heidegger définit ainsi : « La forme, dans laquelle entre la matière <sup>23</sup>. » Autant dire que cette cause est en effet ce qui commande, le moule par lequel va passer la substance jouissante. Lacan énonce alors : « Et l'étreinte, l'étreinte confuse d'où la jouissance prend sa cause, sa cause dernière, qui est formelle, n'est-elle pas de l'ordre de la grammaire qui la commande ? » Lacan interroge donc ici l'étreinte en tant que, semble-t-il, elle constitue la cause de la jouissance. Je dis bien *semble-t-il*, car Lacan nous rappelle que cette étreinte est confuse, elle qui se fonde sur l'espoir d'un Êros unifiant, là où elle se réduira à ce que le corps de l'un jouisse « d'une part du corps de l'Autre ». Il y aura donc méprise, malentendu. Et c'est pourquoi, au-delà de cette étreinte, Lacan interroge ce qui la commande : la grammaire, autre guise du signifiant. L'étreinte ne consiste pas en un simple balai des corps, mais, pour que chacun ait le désir d'y entrer, est commandée par le signifiant, ici sous la forme de la grammaire. En cela aussi, le signifiant est donc cause de la jouissance.

Seulement, pourquoi une grammaire ? La phrase qui suit permet d'y répondre. « Ce n'est pas pour rien que *Pierre bat Paul* au principe des premiers exemples de grammaire. » En effet, il s'agit là d'un exemple classique de la grammaire au point que nous retrouvons nos deux comparses, Pierre et Paul, déjà en train de se battre dans *Logique et principes de grammaire* de Du Marsais, paru en 1807. Par ailleurs, l'expression « ce n'est pas pour rien » vaudrait qu'on s'y arrête. Car il y a ici comme une interprétation que fait Lacan de la grammaire, lui renvoyant que cet exemple n'a pas été pris au hasard. À le relire en effet, qu'y découvre-t-on, sinon la résonance d'une autre phrase, « Un enfant est battu ». Ainsi, par cette phrase, Lacan renvoie d'une part la grammaire à son nouage originaire au fantasme. Un lien que la grammaire, dans son invention, par le choix de ses termes (pensons à ceux dont Lacan va ici se jouer : conjonctions copulative et disjonctive) et de ses exemples, trahissait déjà. Quant à la psychanalyse, nous pouvons conclure : cette grammaire qui commande l'étreinte est la phrase du fantasme.

23. M. Heidegger, *Essais et conférences*, op. cit., p. 12.

Par cette indication, Lacan nous reconduit alors à la nécessité de nous intéresser non seulement au mot, dans ce qui fait le savoir inconscient, mais à la grammaire. Il y revient deux mois plus tard dans sa conférence à Milan : par le signifiant, il ne faut pas entendre uniquement le nom, mais le verbe. Plus encore, ajoute-t-il, le verbe est un type de signifiant « capital <sup>24</sup> ». Pas tout à fait comme les autres donc, et *passibête*. La prochaine soirée permettra de commenter cette clinique particulière du verbe à laquelle ouvrent les dernières phrases de cette leçon de séminaire, où se dévoilent, dans les termes mêmes de la grammaire : la fonction de copule du verbe, ses espoirs de conjonction, comme les divisions et disjonctions dont il peut devenir le signe. Je n'irai donc pas plus loin dans ce commentaire, mais soulignerai autre chose.

Pour resserrer mon commentaire sur le titre de ce séminaire : *Que peut-on savoir du savoir inconscient ?*, je voudrais plutôt, à partir de cette quatrième cause, marquer et ouvrir sur l'importance que Lacan, sur cette question, accorde à la grammaire. Dans son séminaire *La Logique du fantasme*, il en soulignait déjà l'importance, de même que cette fonction particulière du verbe. Je cite : le fantasme est « d'une façon bien plus étroite encore que tout le reste de l'inconscient, structuré comme un langage », pour la raison qu'il est « une phrase avec une structure grammaticale <sup>25</sup> ». Il y revient deux ans plus tard, en 1969 : la grammaire est « quelque chose très riche de propriétés et de conséquences ». En effet, un fantasme « ne s'exprime dans rien de mieux qu'une phrase <sup>26</sup> ». Ce qui resterait à éclairer dans ses raisons, et à vérifier notamment au regard des témoignages de passe. Quoi qu'il en soit, je note qu'en cette année du séminaire *Encore*, Lacan y insiste de nouveau, et notamment dans son texte « L'étourdit », rédigé quelques mois avant cette séance de séminaire. Là où l'on accusa Freud d'endoctrinement, de faire le professeur donc, Lacan rectifie dans ce texte : « Freud fait aux sujets "répéter leur leçon", dans leur grammaire <sup>27</sup>. » La charge est double, visant tant les critiques faites à Freud par les psychanalystes que la linguistique, et nommément Chomsky, cité dans la phrase qui suit. À la grammaire

24. J. Lacan, « Excursus », conférence à Milan le 4 février 1973, inédit.

25. J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 14 juin 1967.

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 276.

27. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 492.

transformationnelle et universelle de celui-ci, Lacan oppose donc *leur* grammaire. Là où la linguistique espère définir la grammaire *du* langage, Lacan avance, au sein d'*un* langage, la grammaire du fantasme, nouée dans le savoir inconscient à la jouissance, toujours singulière.

Deux pages de *Télévision* permettent ensuite de préciser la fonction de cette grammaire. Lacan y revient en une phrase très dense : la grammaire « témoigne [...] d'un réel, mais d'un réel, on le sait, qui reste énigme, tant qu'à l'analyse n'en saille pas le ressort pseudo-sexuel : soit le réel qui, de ne pouvoir que mentir au partenaire, s'inscrit de névrose, de perversion ou de psychose<sup>28</sup> ». J'en déduirai deux remarques : la première, la grammaire était menteuse. Ou plutôt, ainsi que le formule Colette Soler, « la grammaire, c'est ce par quoi le réel ment au partenaire<sup>29</sup> ». Mais aussi, le mensonge de la grammaire du fantasme peut être su. Je cite de nouveau : un réel qui reste énigme « tant qu'à l'analyse n'en saille pas le ressort pseudo-sexuel ». Où l'on voit que cette révélation suivra un mode particulier. Car pour la dire, Lacan utilise ici un terme équivoque, la *saillie*, dont l'étymologie latine renvoie à l'idée de « sauter, bondir ». Ce qui ici pourra se déchiffrer n'est donc pas de l'ordre d'un apprentissage, mais de la rencontre d'un réel qui surprendra le sujet. Instant d'éclair, peut-être, mais portant sur quoi ? À suivre la phrase de Lacan : sur le mensonge de la grammaire du fantasme, et sur ce que celui-ci voilait, le non-rapport sexuel. La psychanalyse permet de déchiffrer l'énigme de ce réel sur lequel le fantasme ne cesse de buter, et ce dont ce faisant il témoigne, ce ressort « pseudo-sexuel ».

Seulement, comment le permet-elle ? Par l'interprétation, que dans « L'étourdit » Lacan articule justement, outre à l'homophonie, à la grammaire : « L'interprétation se seconde de la grammaire<sup>30</sup>. » Freud s'y était déjà employé : de ses analyses des différentes déclinaisons du délire autour du *Je ne l'aime pas* jusqu'au fantasme *Un enfant est battu*, en passant par bien d'autres de ses cas paradigmatiques. « Si vous croyez que Freud n'use tout le temps que de l'équivoque signifiante, dira Lacan, vous n'avez qu'à vous reporter au texte,

28. J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 516

29. C. Soler, *Le Bien-dire de l'analyse*, cours 1994-1995, université de Paris VIII, inédit, leçon du 25 janvier 1995.

30. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 491.

pour vous apercevoir qu'il se sert encore plus de la grammaire<sup>31</sup>. » Lacan en vient donc cette fois à l'usage, dans l'interprétation, de la grammaire, et pour le faire valoir énonce le « minimum de la phrase interprétative » : « Je ne te le fais pas dire. » Par le choix de cette phrase, Lacan montre alors comment « l'inconscient est structuré comme un langage » veut dire qu'il est structuré comme « une langue particulière ». Il n'y a en effet qu'en français<sup>32</sup> que cette phrase peut vouloir dire : « Tu l'as dit ! », en même temps qu'elle peut signifier « Je le prends d'autant moins à ma charge que, chose pareille, je ne te l'ai fait par quiconque fait dire. » C'est donc *lalangue*, ici « française<sup>33</sup> », qui dans sa « batterie signifiante<sup>34</sup> » permet de jouer de cette équivoque. Ainsi, le concept de *lalangue*, forgé par Lacan, doit aussi quelque chose à son dialogue avec la linguistique. Il lui permet de s'inscrire en faux contre « l'essai "transformationnel"<sup>35</sup> » de Chomsky et son projet d'une grammaire universelle, où serait occulté ce que c'est que d'habiter une langue particulière. Le « Je ne te le fais pas dire » est « un exemple destiné à montrer la spécificité d'une langue entre les autres<sup>36</sup> ». De plus, par cette phrase, Lacan entend faire converger la grammaire et l'équivoque, ainsi qu'il en formulait le vœu en 1975<sup>37</sup>. À quelle fin ? Non pas celle d'interpréter dans le registre sémantique, ainsi que la grammaire universelle de Chomsky voudrait y conduire, mais de « faire le sens, autre au langage<sup>38</sup> ». Aller contre *un* sens pour interpréter le dire du sujet : « Je ne te le fais pas... dire. »

Le privilège ainsi accordé à une grammaire équivoque explique enfin, me semble-t-il, la raison pour laquelle en 1977 Lacan opposait deux usages de la grammaire. Le premier est celui que promeut la linguistique, et qui contre l'équivoque voudrait fixer la signification<sup>39</sup>. À son sujet, le verdict de Lacan est radical : « Il n'est pas question de

31. Cf. sur ce point J. Lacan, « La mort est du domaine de la foi », conférence de Louvain, 23 octobre 1972, inédit.

32. J. Lacan, « ... ou pire », *op. cit.*, p. 551.

33. J. Lacan, « Télévision », *op. cit.*, p. 516.

34. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 451

35. J. Lacan, « Entretien à la télévision belge », 14 octobre 1972, inédit.

36. J. Lacan, « Peut-être à Vincennes... », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 314.

37. *Ibid.*

38. « La signification, d'être grammaticale [...] », dira-t-il dans « L'étourdit » (*op. cit.*, p. 450).

39. J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bevue s'aile a mourre*, séminaire inédit, leçon du 11 janvier 1977.

ça dans l'inconscient. Dans la structure de l'inconscient, il faut éliminer la grammaire <sup>40</sup>. » À l'opposé, Lacan invitait alors ses élèves à la lecture des *Bigarrures du Seigneur des Accords* d'Étienne Tabourot, écrites au XVI<sup>e</sup> siècle, un temps où « le français n'avait pas une telle charge de grammaire ». On y lira alors les jeux de langage auxquels s'y livre sans cesse le poète, et notamment ses équivoques très diverses, homophoniques ou grammaticales. Je ne donnerai ici que deux exemples de ces équivoques. La première pour la raison que, comble du comble, elle se fait à partir du terme d'équivoque lui-même : « Et pour commencer, i'entameray ce mot d'Equivoque, sur equivoquons : Mes dames on a fait vos maris coquus : & qui ? Vos cons, respond le bon compagnon <sup>41</sup>. » La seconde pour la raison qu'il ne s'agit pas moins que de l'interprétation d'un rêve, extraite par Tabourot de l'œuvre de Plutarque. Je traduis approximativement : « Alexandre le Grand, ayant longtemps assaillit la ville de Tyre, mais en vain, étant prêt à lever le siège, infiniment fâché s'endormit : et songea en dormant qu'il voyait un Satyre, lequel trépignant autour de lui, il attrapa <sup>42</sup>. » À son réveil, le songe lui fut alors interprété comme suit : « Satyre en deux mots signifiait Tienne et Tyre. De sorte qu'il s'efforça de l'emporter le lendemain : ce qu'il fit heureusement. »

De Tabourot, Lacan dira alors : « Il semble tout le temps jouer de l'inconscient, ce qui est tout de même curieux étant donné qu'il n'en avait aucune espèce d'idée, encore bien moins que Freud <sup>43</sup>. » Quant à l'auteur, il confiera que, par ces jeux du signifiant, il se chatouillait <sup>44</sup> lui-même. La chatouille, expression souvent utilisée par Lacan, et qui nous reconduit tout droit au lien du signifiant et du corps jouissant. En somme, le signifiant n'est-il pas cette petite bête qui monte, qui monte, qui monte...

40. É. Tabourot, *Les Bigarrures du Seigneur des Accords*, t. I, Genève, Droz, 1986, p. 31.

41. *Ibid.*, p. 36.

42. J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bevue s'aile a mourre*, *op. cit.*, leçon du 11 janvier 1977.

43. É. Tabourot, « Avant-propos », dans *Les Bigarrures du Seigneur des Accords*, *op. cit.*, p. 7.